

# Le Slam en troisième

## De l'écriture libératoire à l'expression libérée

**Catherine Mazurie enseigne le français dans un petit collège de la banlieue bordelaise, en ZEP. Travaillant seule dans l'optique de la pédagogie Freinet, elle ne refuse aucune offre de travail d'équipe, notamment celles qui peuvent constituer une ouverture sur le quartier et l'environnement.**



### La réalité

Le projet Slam a vu le jour dans une classe de troisième où les adolescents étaient peu intéressés par l'écrit, et loin de la culture du livre et de l'école. Professeur principal de la classe, j'avais la tâche difficile de leur rappeler constamment les échéances et une réalité qu'ils voulaient oublier. Leur projet d'orientation, en début d'année était assez flou, souvent très irréaliste, ou au contraire un peu désespéré.



### Etablir la confiance

Dans cette classe, j'ai mis en place très vite le « Quoi de Neuf ? », moment très apprécié et qui a évolué en cours d'année : d'abord des interrogations sur le fonctionnement de la classe et de l'orientation, puis des interventions sur l'actualité, et à la fin de l'année des lectures de textes libres.

D'autre part, le Conseil coopératif a permis de maintenir toute l'année un lien dans cette classe par

Il s'agissait d'écrire comme l'écrivain Annie Ernaux, un « journal du dehors », série de notations-observations, apparemment neutres et détachées. Nous sommes donc sortis autour du collège pour observer l'environnement immédiat et noter. Voilà ce qu'en a rapporté Shérazed : « Je voyais ce bâtiment que je n'aime pas, même pas du tout. Il me rappelle tellement de mauvais souvenirs ! Une petite fille marchait. Sa mère lui a dit de ne pas traîner les pieds. [...] Et ces deux tours en face de moi. On dirait les tours jumelles du World Trade Center. J'ai mal au ventre. Je voyais le bâtiment de Bélinda. Tellement de souvenirs me reviennent. Il y avait les fenêtres ouvertes. Les arbres penchaient et cachaient la moitié de son bâtiment. [...] Ma mère me manque tellement. J'ai sa photo dans ma tête. Elle est partie, disant qu'elle était trop fatiguée et qu'elle voulait se reposer, après nous avoir laissés un peu d'argent sur la commode. A en parler, j'ai mal au ventre. Elle est partie, me laissant moi, la plus petite, toute seule avec mes sœurs. Je lui en veux tellement. »

ailleurs très déstructurée. Certes, elle s'est enfermée dans une attitude de refus du travail scolaire et les tensions entre individus et groupes se sont exacerbées avec l'inquiétude de la fin de l'année. Mais ce moment de régulation a contribué, je crois, à une certaine pacification : le groupe a pu régler quelques crises aiguës de manière coopérative, et surtout, il a fait des projets. Il a été mis en face de ses responsabilités<sup>2</sup> quand il a eu des velléités d'abandon...

Enfin, consciente des difficultés

de mes élèves face à l'écrit et au désir d'écrire, je leur ai proposé au début de l'année de faire un journal intime qu'ils pouvaient ou non me donner à lire.

J'ai été surprise de voir que, très vite, beaucoup d'adolescents m'ont confié des écrits très personnels : un garçon m'a donné son journal intime qui racontait l'histoire de son amour. Ils ont fait nettement la différence entre les exercices scolaires et ces activités d'écriture plus libres, sans notes. J'ai écrit un petit mot à chacun

disant comment je recevais le texte, ce qu'il m'évoquait etc.

Rien de technique, donc, mais une « réponse » d'individu à individu.



## Le projet du Slam

L'Association Interculturelle des Arts de la Parole<sup>3</sup> m'a proposé de travailler avec une association bordelaise de slameurs, les Lyricalistes. Je ne connaissais pas du tout le Slam. Mais j'ai assisté à une soirée poésie dans un café bordelais, la Dibiterie, et j'ai été enthousiasmée par l'atmosphère de la soirée qui m'a paru très proche de l'esprit de la pédagogie Freinet : toute création individuelle était accueillie avec bienveillance et respect, l'échange et la rencontre autour de l'écriture étaient essentiels, hors de tout esprit de compétition. Ce qui m'a frappée aussi, c'est la jeunesse des participants : la poésie pouvait donc avoir un auditoire ?

J'ai proposé le projet à la classe pendant un conseil coopératif et ils ont été intéressés à une large majorité. Il s'agissait d'écrire des textes avec l'aide des Lyricalistes pendant tout le premier trimestre, et de les présenter, en décembre, dans un Centre social de la ville, au cours d'une soirée ouverte au public et notamment aux parents.

Les Lyricalistes ont eu, dès le début, un bon contact avec la classe, apportant leur look décontracté et leur vocabulaire incongru dans le cadre scolaire. Pour les adolescents, travailler avec Khalid, Nicolas et Marco, c'était déjà l'aventure. Du côté des adultes aussi, les choses se sont bien passées : alors que nous ne nous connaissions pas, nous avons su intervenir dans la classe chacun à notre place sans nous

gêner, les Lyricalistes apportant leur part d'inventivité et de contestation, moi garantissant le cadre sécurisant. Le travail s'est donc déroulé pendant huit séances de deux heures, à peu près toujours de la même manière : des propositions - déclencheurs, un temps d'écriture individuelle, puis la lecture au groupe, applaudie à chaque fois.

Les déclencheurs, en soi, sont assez classiques, mais c'est la

manière d'animer l'atelier qui a, d'emblée, accroché certains des adolescents.

Ils pouvaient oser « les gros mots » et ne s'en privaient pas : ils ont eu besoin de passer par cette phase libératoire, par le plaisir jubilatoire de dire des choses interdites devant le public réduit de la classe.

Puis les Lyricalistes les ont tranquillement aiguillés sur une autre voie, en leur montrant comment

Dans la première séance, les Lyricalistes ont fait une présentation du Slam, en le présentant comme une parole démocratique, et ils ont invité la classe à écrire quelque chose, au choix, sur le slam ou la citoyenneté.

« Le Slam, art oratoire. C'est le duel de la parole. Faut que ça claque, faut que ça smatche ! Arrivé sur le ring, laisse tomber la fatigue. Faut pas laisser tomber, et tous les faire kiffer. »

Sonia

« Les gens, tu leur parles du Slam, ils disent : « Ou là, là ! T'es une racaille ! » Ils comprennent pas ta douleur, ta peur. Z'ont rien compris. Mais moi, j'écris pour tous ces gens qui sont dans la misère, parce que j'aime ça, écrire, parler, prononcer tout ce que j'ai au fond du cœur, pouvoir m'exprimer. C'est ça le plus important. Pas comme ces hommes politiques qui t'écoutent pas. Z'en ont rien à foutre de toi. Normal, cinquante mille balles par mois, c'est d'la balle. »

Sylvain

« Le Slam, c'est sortir ce que t'as en toi dans le vécu. C'est un art né dans la rue, dans ces rues mal famées où la parole dite est une lueur d'espoir.

Le spokenword, le Slam, c'est grand et ce n'est pas fait par des mecs sapés en costume cravate. Ce sont des mecs qui ont du vécu, de la parole, et pas de cravate. Ils vivent dans une société qui ne respecte pas forcément, où la politique crée leur révolte. Mon stylo glisse sur cette feuille d'espoir. J'sais pas quoi écrire, mon cœur n'a rien à dire. »

Sarah D.

« Le Slam, c'est un art de s'exprimer, de communiquer. Monter sur scène, ce n'est pas un problème. La seule chose, c'est d'ouvrir la bouche sans qu'ça paraisse louche pour sortir des mots, phrases, textes qui parlent de tout et de rien, de ce qui s' passe dehors, le faire ressentir aux autres en solo ou en groupe. C'est comme tu veux, faut pas qu'tu sois stressé. Faut juste que tu sois au taquet et que tu y croies. »

Amandine

Quelques textes ont été lus à la classe dès les premières séances :  
« Je reviens d'un voyage dans les nuages où je me suis reposée  
Pendant une éternité.

Je me suis allongée sur l'herbe mouillée par la rosée du matin.  
J'ai senti le vent froid qui faisait voler mes cheveux  
Comme si le vent les caressait. »

Emilie

« La tristesse me fait souffrir et me donne envie de mourir. Mon âme  
pleure. Car je ne sais plus à quelle heure j'ai pris mon quatre heures,  
ni à quelle heure j'ai passé un sale quart d'heure.

Le Slam, c'est dire ce que tu penses, et ce que les gens pensent tout  
bas. De la violence et de la douleur qui nous fait souffrir à l'intérieur.  
Moi, le Slam me permet de m'ouvrir aux gens et de dire ce que je  
pense, mes opinions sur le monde qui nous entoure et nos différen-  
ces physiques et mentales.

Je suis fatiguée et j'ai envie de me reposer mais je n'ai surtout pas  
envie d'aller en cours pour écouter tous les profs qui nous entourent  
car ils nous remplissent la tête de choses qu'on a déjà faites. »

Emilie

« Hier, comment je me suis ennuyé, et je me suis fait gazer toute la  
journée. Va trouver l'antidote pour m'épargner. Et le truc, c'est que  
j'ai eu de mauvaises notes toute cette journée. Oh, là, là ! Truc de  
oufs ! Comment les cours commencent à me saouler !

Je crois que cette fois, rien ne peut m'empêcher de couler. En plus,  
les profs sont trop chiant et ils sont exigeants. Ils répètent même pas,  
ils sont trop encombrants. Voilà, je vous ai dit pratiquement toute ma  
journée. A part juste le soir, je me suis fait chier. Demain, y'a les  
slameurs, on va s'exprimer tout en honneur. C'est trop cool, mais je  
sais pas si je suis plus punk ou rappeur. Mais quoi qu'il en soit, pour  
les meufs et la baston, je suis toujours là. »

Jonathan

« travailler » un texte, choisir les mots, le rythme adéquat. L'argot est alors devenu moins indispensable. Et les textes disaient ce qu'ils ressentaient : malaise, colère, tristesse. Là encore, c'est un quotidien banal qui est décrit, dans des phrases peu élaborées. Mais les sentiments y sont authentiques.

La soirée de décembre, qui devait clôturer l'activité, a été le point d'orgue du projet, qui était devenu un vrai projet de classe, et elle a constitué une épreuve un peu initiatique pour eux, que certains d'ailleurs n'ont pas eu le courage d'affronter.



## Vers une expression personnelle

Les productions ? Très inégales, en quantité comme en qualité. Sur les vingt élèves de la classe, trois n'ont pratiquement pas écrit. Un garçon, surtout, a passé tous ces moments à dessiner, malgré les aides apportées et les sollicitations répétées. Voilà sa seule production pendant cette période :

« Moi, j'ai rien à dire, pas assez de sentiment, pas assez d'imagination. »

Abdelhamid

Difficulté à écrire en se dévoilant ? Provocation ? Son attitude était sans doute un composé de tout cela.

Mais le bilan qu'il fait de l'activité est étonnant : « J'ai trouvé que le Slam est un moyen de s'exprimer, mieux que la poésie car on peut dire ce qu'on veut, même des injures, et ça permet de mieux parler devant plusieurs personnes. »

Certes, à y regarder de près, il ne parle pas de lui, et ne retient de la liberté que celle d'injurier, ce qui n'a jamais été possible, bien sûr.

Malgré cela, son évaluation n'est pas négative.

Et ce même garçon, pour qui l'expérience a semblé si peu utile, a lu en mars devant ses camarades son premier texte libre :

« Je ne sais pas ce que j'ai, je néglige trop les devoirs, je suis dans une impasse, dans un cul-de-sac, un fossé, je ne fais « rien ».

Mais je compte bien me reprendre pour ce troisième trimestre et pour la suite. Comme on dit, il faut savoir reculer pour mieux sauter, c'est ce que je compte bien faire à partir de maintenant, très progressivement, car il ne faut pas trop bousculer. Chaque chose en son temps, mais le faire le plus vite possible, car sinon, ce n'est pas un fossé que je vais trouver mais un mur de cinquante mètres de haut, et là, je serai fichu.

Je vais devoir me motiver et laisser des traces pour toujours m'en rappeler. »

Un texte étonnant où se trouvent à la fois une inquiétude très réelle, une sorte d'humour un peu distancié sur lui-même, et une amorce de recherche dans l'écriture.

## Un mouvement vers l'écriture libérée

Et parce qu'elle était relayée dans la classe par des outils et des

Les bilans qu'ils ont faits de cette soirée montrent bien que la fierté qu'ils ont éprouvée était à la hauteur de leur trac :

« Le Slam fut une connaissance inoubliable. C'est pour cela que je vais continuer à écrire et à slamer. Au début [...], j'ai cru que ça allait être pathétique. Lors de la soirée, j'étais enthousiasmé [...]. Au début, quand j'ai vu tout ce monde, je tremblais de peur, ensuite, je me suis détendu et j'ai animé cette soirée. Elle était exaltante. J'ai appris qu'on pouvait dire ce qu'on pensait, se lâcher... »

Vincent

« Au début, je ne trouvais pas de mots pour écrire des textes, je n'étais pas inspiré, mais peu à peu, j'ai réussi à en faire. Ça m'a appris à réfléchir un peu plus que d'habitude et à me concentrer sur ce que j'avais à faire. Au spectacle, je ne voulais pas passer car j'avais trop peur et j'avais le trac. Mais grâce à Khalid, Marco et Nico, je suis passé, c'est eux qui m'ont poussé pour y aller. Ça m'a appris aussi à m'exprimer correctement devant quelques personnes. »

Sylvain

techniques qui favorisaient l'expression, cette expérience a enclenché un véritable mouvement vers l'écriture.

Le texte libre en particulier a joué pleinement son rôle : encouragés par ce qui s'était passé au cours de l'expérience Slam, plusieurs adolescents m'ont confié leurs écrits. Après les avoir lus et commentés, je les leur ai rendus accompagnés d'une « réponse », texte d'auteur sur le même thème ou utilisant la même forme d'écriture. J'ai pu constater qu'ils lisaient avec une grande attention ces textes.

Et quand je regarde l'ensemble de leurs productions, je me rends compte qu'elles montrent à la fin de l'année un souci d'élaboration stylistique qu'on ne voit pas dans les textes du début.



## Renaissance par l'écriture, naissance à l'écriture ?

Le bénéfice de cette année a été particulièrement évident pour

Roseline, dont les difficultés en français au début de l'année étaient importantes.

Très silencieuse et un peu inhibée, elle montrait une grande réticence à participer aux activités orales de la classe.

Le premier texte écrit pour le Slam l'a été en dictée à l'adulte : elle était totalement bloquée sur sa feuille. J'ai écrit les premiers mots de ce texte en lui posant des questions, puis elle a écrit les suivants :

*« C'est stupide  
J'en sais rien  
C'est comme ça  
Je sais pas  
C'est un peu con ce que je fais  
Je trouve que ça ne sert à rien  
d'écrire*

*Je n'ai rien à dire  
De spécial  
Tout peut sembler banal  
Et extraordinaire  
Ça dépend de comment on le dit  
« J'en serre rien »  
Je sers à rien  
Je serre dans mes bras quelqu'un*

*Un nounours - grand-  
Ses grands yeux marron  
me regardent  
Ils me disent qu'il est triste  
Triste de me voir comme ça  
De me voir triste et en colère  
Il se demande pourquoi  
Pourquoi je suis si en colère  
et en même temps si triste. »*

C'est Roseline qui a écrit « j'en serre rien », en voulant écrire « j'en sais rien ». J'ai mis l'accent sur les possibilités que ce mot « serrer » pouvaient offrir, et c'est elle qui a évoqué l'image de l'ours. Elle a écrit la fin de son texte seule...

Elle a eu du mal à écrire pendant les séances avec les Lyricalistes, encore plus à lire devant la classe, et elle n'est pas venue à la soirée de décembre. Le bilan qu'elle fait de

Sarah écrit ainsi un texte étonnant sur le plaisir sensuel de manger :

*« J'ai faim, je cherche un bout que je puisse déguster à mon aise en prenant un plaisir intense à chaque bouchée, m'essuyant les lèvres d'un lèchement de langue. »*

Et dans ce texte, elle établit comme Verlaine, une correspondance entre sa tristesse et la pluie :

*« Même le ciel sait que mon âme pleure car un océan de tristesse tombe de là-haut pour me dire que je ne suis pas seule, que toute souffrance se partage. Le soleil a du mal à faire apparaître un doux rayon à travers ce brouillard de douleur mais après la pluie vient le beau temps et j'attends sa venue. » « Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville » a dit Verlaine...*

son expérience montre ce qui lui a paru important :

« Pendant trois mois, on a appris à slamer, c'est-à-dire à écrire des textes qui parlent de nous, de notre entourage, de nos sentiments, etc. Pouvoir slamer devant tout le monde, si possible vaincre sa peur, sa timidité. »

Elle n'a pas vaincu sa timidité.

Et pourtant, à partir de janvier, sa production de texte a été abondante et régulière.

Ses textes étaient parfois très intimes, et elle en a lu plusieurs à la classe, celui-là particulièrement :

« Je me regarde dans le miroir toute nue mais je regarde un corps qui a changé et qui change encore. Je ne reconnais plus mon corps tellement il a changé ; Je me demande si ce que je vois, si ce corps m'appartient.

Mais mon corps retient l'attention de pas beaucoup de garçons à part ceux qui aiment juste le toucher avec leurs doigts. Même si je ne suis pas d'accord, ils s'en foutent, ils continuent. Alors, je me demande si ce corps m'appartient.

Pour ne pas pouvoir me battre contre ces mains et ces regards qui me font mal. »

Ce texte bouleversant a été lu à une classe médusée, et reçu avec respect. Il n'y a pas eu beaucoup de réactions et de remarques. Mais pas de moqueries non plus, ce qui lui a permis de continuer.

On pourrait citer beaucoup de textes : ils abordent tous l'intime, et l'essentiel de sa vie adolescente. Il est intéressant de s'attarder sur un passage du dernier texte de l'année :

« Une amie, pour moi, c'est sacré. Mais ma copine souffre, elle se

meurt de l'intérieur et je ne peux arrêter ça. [...]

Mais j'ai l'impression d'être impuissante face à son mal qui la détruit de jour en jour. [...]

Même le diable ne supporterait pas ce fardeau qu'elle porte seule et qui l'empêche de vivre sans inquiétude. De vivre tout simplement sa vie. »

Peu d'erreurs d'orthographe, pas d'erreurs de syntaxe ni de ponctuation, des effets de style : au bout de vingt-trois textes, et parce qu'elle a pu prendre confiance en elle et

essayer inlassablement son écriture en toute sécurité, Roseline est sur le chemin de l'expression libérée... et maîtrisée.

### Catherine Mazurie

1 Il s'appelle réunion de classe, ou réunion-bilan pour le différencier des Conseils de classe de fin de trimestre qui n'ont rien de coopératif, et où les élèves n'ont qu'un rôle très passif

2 Il y a un cahier de conseil où un secrétaire prend en notes les décisions de la classe

3 Association du quartier St Michel à Bordeaux, qui organise, depuis quelques années, un festival de conte. <http://www.festivalduconte.org/index.htm>

Pour la citoyenneté, deux garçons se sont associés pour écrire ce texte assez provocateur :

« La citoyenneté

- C'est quoi, pour toi, un citoyen ?

- Etre un enfant bien. Et toi ?

- Avoir un toit et rester chez soi, aller voter avec sa famille et son bébé. Et toi, tu vas voter ?

- Ah, non, non, non ! Moi, je préfère aller sauter les haies ; comme ça, quand j'avais voler les sacs des mémés, je peux m'évader, gambader comme une fusée.

- J'espère que tu rigoles ?!

- Ah, non, non, non !

- Un jour, je voudrais que tu te fasses serrer par les policiers, pour t'enfermer, et tu te feras enc... par les prisonniers ! Mais enfin, pourquoi tu fais ça ?

- Si tu veux, je fais le genre Robin des bois : je vole aux riches pour donner aux pauvres. Sauf que moi, je vole aux riches et je garde tout pour moi.

- Mais t'es con ou quoi ? Robin des bois, c'est qu'un film, tu comprends ou pas ? Pourquoi t'as commencé à voler ?

- Si tu veux, moi, j'ai vécu dans la misère...

- Attends, tu rigoles, ou quoi ? Tu crois que j'ai pas vécu dans la misère ? J'avais quinze frères et sœurs pour trois chambres. J'ai pas pris le même chemin que toi. J'ai plutôt voulu étudier. Mais comme j'avais pas ce qui suivait, ils m'ont viré. Alors j'étais obligé de travailler.

- Moi aussi, j'avais un boulot. Je travaillais dur. Un jour, ils m'ont viré à coups de pied au c... et je n'étais pas dépourvu.

La morale de cette histoire : il ne faut pas voler ! Qu'on soit dans la misère ou dans le désespoir, il y a toujours une solution. Ne faites pas comme moi. »

Kader et Vincent